



Lettres de Jean Theurel

- 2 -

Les Missions Etrangères de Paris

Original MEP 3 ; 491007T

O***

Jésus, Marie, Joseph

Paris le 7 octobre 1849

Mes chers parents,

Je vous ai promis de vous donner après 15 jours, des détails sur la maison où Dieu m'a conduit, parce que je sais qu'ils vous seront agréables. Loin d'oublier ma promesse, je la remplis avant le moment fixé, persuadé que vous ne renverrez pas ma lettre pour autant: c'est pour vous montrer que tout au sortir de la retraite, mes premières pensées vont à vous, que mes premiers loisirs vous sont consacrés. Je désirerais vous parler un peu de ces jours que nous venons de passer dans le recueillement et l'union avec Dieu; mais, comme j'ai beaucoup de choses à vous communiquer, je remettrai à une autre fois de vous parler piété. Aujourd'hui donc, nous allons visiter le Séminaire des Missions Etrangères, au-dehors, au-dedans; nous parlerons de ceux qui l'habitent, de la vie qu'on y mène et le reste. Peut être ne garderons nous pas beaucoup d'ordre, mais, entre nous, n'est-ce pas, on n'y regarde pas de si près. Pour visiter le séminaire en question, il me faut une compagnie, comme aux hommes qui ne peuvent pas manger seuls, c'est à dire sans avoir de convives; ce sera papa, s'il le veut bien, que nous supposerons donc transporté à Paris, et nous causerons nous deux. Vous suivrez les interlocuteurs.

-Joseph. Eh bien! Papa, vous voici arrivés au bureau de la diligence: nous allons descendre; puis de suite nous nous ferons conduire pour 25 sous, dans une calèche à 2 chevaux, rue du Bac, 128. Il y a d'ici une grosse demi-heure; ça ne vaut pas la peine de se casser les jambes sur le pavé pour 25 sous.

-Papa. Nous ferons comme tu voudras, pourvu que tu payes.

-Joseph. Je croyais que ce serait Batir qui paierait, mais c'est égal.

Nous voilà partis; on nous prendrait pour de grands seigneurs. Que voulez-vous? Il est vrai qu'on se tromperait, mais d'autres font comme ça qu'on peut se le permettre une fois. Voyez-vous les Tuileries? Nous sommes sur la place du Carrousel, voici le pont National, autrefois pont Royal. Nous entrons dans la rue du Bac. Il nous faut aller jusqu'à l'autre extrémité; mais nous y serons en peu de temps, grâce à la vitesse de nos chevaux.

-Papa. On arrête: est-ce que c'est ici?

-Joseph. Oui, papa. Venez, voilà au fond de la cours, la statue de Saint François-Xavier, qui indique qu'il est le patron des missionnaires. Congédions notre calèche, redevenons piétons, et passons ici à droite. Voici la conciergerie où vous me demanderez, quand vous reviendrez me voir; on sonnera sur un timbre d'abord 4 coups, puis 6 coups et 3 coups et je comprendrai que c'est moi qu'on appelle. Vous voyez la tournure de notre maison: la façade principale est au levant, de manière que l'un des bouts regarde le midi et l'autre le nord; si vous voulez, elle est tournée du midi au nord.

-Papa. Où est ta chambre?

-Joseph. Montons y.

-Papa. Mais tu oublies; voilà déjà 2 étages, et nous n'y sommes pas!

-Joseph. Il est vrai que c'est beaucoup pour un homme de 67 ans de lui faire monter 107 marches d'escalier. Je suis au quatrième étage, ainsi que presque tous mes confrères.

-Papa. Oh! Je ne voudrais pas habiter ta chambre, quand on me paierait. Oh! Reposons nous un peu.

-Joseph. Nous montons et nous descendons bien 10 fois par jour. Mais nous sommes jeunes ! et puis surtout nous sommes habitués. Quoiqu'il en soit nous y voilà. Eh bien! Ce n'est déjà pas si mal. Nous ne sommes encore pas sous

les tuiles.

-Papa. Non! Mais 107 marches!

-Joseph. Voici, à gauche de la porte d'entrée une autre porte en dedans; c'est une garde-robe, j'y suspends mes soutanes, ma douillette; l'an prochain j'hériterai du beau manteau d'un partant; il y trouvera aussi sa place; si cette année ma douillette ne peut me suffire, je n'aurai qu'à parler: on me trouvera tout ce que je demanderai. Voyez-vous ce lit?

-Papa. Est-ce que tu as pris les rideaux jaunes du curé de Theuley?

-Joseph. Non papa, mais ce sont les mêmes. Voulez-vous savoir si je suis couvert la nuit? J'ai une vieille mante, une vieille couverture et une seconde couverture propre. Voici les draps qui ont au moins 15 pieds de long.

-Papa. Qu'est-ce que je vois sous le lit?

-Joseph. C'est un tapis en paille pour garantir les pieds quand on se lève ou quand on se couche. Voyez vous cette porte plus loin, toujours à gauche? C'est un buffet où tout ce que j'ai pourrait danser ; tous mes effets y sont, jusqu'à mes souliers; il y a 7 rayons.

-Papa. Toutes ces tables que voilà à droite sont à toi?

-Joseph. Au moins toutes les trois sont à mon usage. Elles ont quatre tiroirs. Voilà ma bibliothèque sur une table d'étude. On me l'a enrichie de 15 volumes tant petits que grands; mais si je ne reste pas ici, je les rendrai.

-Papa. Combien te coûte cette belle petite vierge ?

-Joseph. C'est maman qui me l'a donnée l'an dernier, et le reliquaire que vous voyez suspendu à son cou est le cadeau d'adieu d'Elisabeth. Ce sont 2 objets que je conserverai soigneusement.

-Papa. Qu'y a-t-il dans ce tiroir?

-Joseph. Des instruments de toilette, d'étude.

-Papa. Qui t'a donné ces 2 bourses?

-Joseph. Séraphine et Thérèse: ce sont encore 2 souvenirs du départ. Si vous désirez vous aussi me laisser quelque chose, garnissez les, ces bourses là! Oh, bien, un pauvre ne fait pas la charité à un autre !

-Joseph. Mais, papa ! Vous ne dites rien de ce fauteuil?

-Papa. Je n'osais pas croire qu'il fût à toi, je pensais qu'il était entreposé.

-Joseph. Oh! C'est très bien le mien et je ne me fais pas scrupule de m'en servir. Il est déjà un peu frotté. Mais il n'en est que plus respectable, car probablement des saints se sont assis dedans.

-Papa. Tu n'es pas si mal logé que je l'aurais cru, en montant les 107 marches.

-Joseph. Il faut que je vous montre encore les gants que la maison m'a fournis. Ils sont presque aussi propres à entretenir la vanité que la chaleur.

-Papa. Ils paraissent vraiment chauds toutefois; de quelle étoffe sont-ils?

-Joseph. Ah! Je n'en sais rien; mais ils sont beaux et bons.

-Papa. Ce n'est qu'une cloison, cela, à droite de la porte d'entrée.

-Joseph. C'est une cloison qui me sépare de Mr Contant; je n'ai qu'à tirer ce rideau que vous voyez à l'entrée pour me trouver chez lui. Vous y voyez une commode qui tient lieu de buffet, un secrétaire qui renferme 8 ou 10 petits livres, la bibliothèque, la cheminée sans feu, et le lit dans cette alcôve ... Maintenant devinez quelles sont les dimensions de nos 2 chambres, ou, comme vous voudrez, de nos deux portions de chambre.

-Papa. J' imagine qu'elles ont entre les deux 16 pieds de large sur 12 de profondeur, sans compter l'alcôve et la garde robe.

-Joseph. Je ne les ai pas mesurées, je pense que c'est à peu près cela. Mais voyons notre jardin: on le voit très bien depuis ma fenêtre. À propos êtes-vous tenté de croire que ces rideaux de croisée aient été volés à la Rochelle ou à Theuley?

-Papa. Non, car à vrai dire, j'ai vu qu'il n'y en avait pas comme cela.

-Joseph. Je suis de votre avis. Eh bien! Papa, voilà un jardin tel qu'il n'y en pas dans Paris. Je crois qu'il y a bien 3 bons journaux de terrain. Il est entre coupé d'allées couvertes de gazon, entouré d'un berceau magnifique. C'est très-agréable. Je m'aperçois que vous êtes fatigué. Il faut dîner. Eh bien! Descendons jusqu'au bas. Comme vous ne venez guère souvent, on vous fera le passe-droit inouï de dîner avec la communauté. Tout juste, c'est aujourd'hui jour de fête, c'est le rosaire, vous serez un peu dédommagé de la privation que vous avez de ne vous pas trouver à la St Léger à Theuley.

-Papa. Tiens: des services en argent!

-Joseph. Vous faites comme bien d'autres, vous vous méprenez: ce n'est pas de l'argent. Mais l'essentiel c'est d'avoir à manger. Eh bien! Papa, nous commencerons par nous placer vis-à-vis l'un de l'autre, et nous approprier cette bouteille pour les deux, comme c'est la coutume. D'ordinaire on fait la lecture pendant le repas: en votre honneur, aujourd'hui nous causerons.

-Papa. Il me faut d'abord de la soupe à moi: sans soupe, je ne dîne pas bien.

-Joseph. Voilà de la soupe au vermicelle, ce n'est pas une soupe à l'oignon; mais cela ne l'empêche pas de faire du bien dans le carton.

-Papa. C'est fini. Il faut réserver un peu d'espace pour le reste.

-Joseph. Vous avez raison, papa; donnez moi votre assiette à soupe et prenez du bouilli à discrétion; puis voilà du veau, du riz, de la salade, des épinards. Je vous ai dit que c'était aujourd'hui fête.

-Papa. Enlevez, c'est payé au dessert!

-Joseph. Papa je vous offre du fromage, je ne sais quelle fricassée de pommes, ensuite des poires et des raisins; feu sur tout cela! C'est aujourd'hui fête! Nous ne sommes pas tous les jours aussi bien traités que quand vous venez. Habituellement nous avons deux plats confortables, quelquefois trois, avec un plat ou deux de dessert selon ce qu'il y a à la cuisine. Nous vivons en famille en quelque sorte à la fortune du pot; mais rarement nous sommes mal.

-Papa. Comme que vous soyez les autres jours, c'était bien aujourd'hui, et je n'ai pas mal réussi dans la visite que je vous ai faite.

-Joseph. A présent, nous allons, d'après notre coutume, faire une petite visite au saint Sacrement.

-Papa. Voici votre chapelle?

-Joseph. Oui, papa, c'est ici que plusieurs fois le jour, je prie pour vous tous, parents et amis. Cette chapelle n'a rien de remarquable. Aussi, notre adoration faite, nous passons en récréation. Nous allons nous joindre au premier venu; tous sont des amis. Ah! Celui que nous rencontrons est d'un pays éloigné de plus de 100 lieues de la Rochelle; il est des Basses Pyrénées; cet autre est breton, mais les distances n'empêchent pas que nous soyons tous frères. Ainsi, voyez quelle cordialité, quelle ouverture, quelle gaieté dans nos rapports! Nous parlons de ce que nous aimons, le plus souvent des missions et choses semblables.

Il y a quelques jours, c'est, je crois, vendredi, nous avons laissé partir quatre confrères. Deux vont en Cochinchine, un en Malaisie, et le dernier est destiné pour le Japon; tous, dans 8 mois, seront à plus de 5000 lieues de la France. Ils doivent s'embarquer à Nantes le 9, après-demain. Jeudi soir, nous avons fait la cérémonie touchante du baiser des pieds, comme cela se fait à chaque départ de missionnaire. Après qu'on leur a adressé une petite allocution, les partants montent sur le marchepied de l'autel, (car ceci se passe à la chapelle) et, pendant que l'on chante des morceaux brûlants d'un feu divin, pris ordinairement dans les livres saints, tous les assistants qui sont toujours en grand nombre, viennent successivement baiser les pieds, puis le visage de chacun de ceux qui vont porter aux infidèles le précieux don de la Foi. Beaucoup de personnes pleurent. Cette fois-ci, un protestant a pleuré à chaudes larmes pendant toute la cérémonie. Des militaires ont pleuré, et moi aussi. Oh! Que j'aurais voulu suivre ces bons confrères! Ils sentaient bien que ce n'était pas précisément de tristesse que l'on pleurait. Un d'eux me dit en m'embrassant: courage, allez mon cher, votre tour viendra. Et le jour où l'on m'annoncera que je dois partir sera le plus heureux de mes jours. Quoi! Vous auriez désiré que je restasse au

pays, lorsque je pouvais espérer que le Bon Dieu m'appelait ici! Ah! Votre foi dormait quand vous vouliez ainsi me ravir le plus grand bonheur que l'on puisse goûter sur la terre! Mais, non, vous ne le vouliez pas; la nature s'élevait contre mon départ, il est vrai: elle trouvait que c'était pour elle un bien gros sacrifice; mais votre religion a fait justice de ses réclamations et j'ai appris, par une lettre de Séraphine, que vous étiez de jour en jour plus résignés. Si vous saviez combien ça me fait de plaisir d'apprendre que votre courage et votre résignation vont en croissant. Avant la réception de cette lettre de Séraphine, j'étais inquiet sur la suite de la séparation. Mais, maintenant que je sais que toutes choses se sont très bien passées, que tout le monde a pris son parti en brave, oh! Je jouis de ma vocation, et j'affirme que je suis plus content que personne au monde. J'ai déjà dit que mes beaux jours étaient passés, mais je me rétracte, car mes beaux jours commencent seulement. Je voudrais avoir le temps de vous parler d'une salle que nous avons ici et où sont renfermés les ossements de plusieurs martyrs et beaucoup des instruments qui ont servi à leur supplice. Il y a ceux d'un Franc-comtois, en particulier. Je remets cela à une autre lettre.

-Papa. Mais, causeur sempiternel que tu es, quand auras-tu fini de jaser? Je demande la parole.

-Joseph. Pardon, papa; c'est une distraction, j'oubliais que nous conversions nous deux, j'occupais tout le parloir, comme si j'eusse été seul et que j'eusse voulu imiter un bon vieux dont je pourrai vous entretenir plus tard pour vous dérider, et qui est logé au séminaire dans une chambre dont il fait résonner les quatre murs tout le jour par des cris d'originalité. Je reviens à vous donc, papa.

-Papa. Eh bien! Oui, attends à une autre fois de nous parler de la salle des martyrs et de ton vieil original, et laisse moi te prier d'en rester là aujourd'hui sur le Séminaire des Missions.

-Joseph. Cependant plus rien qu'un mot. Tenez, ce sera pour me résumer. Pour la chambre je suis mieux qu'à Besançon; pour le réfectoire, c'est à peu près la même chose; pour le genre de vie, c'est le même, si ce n'est que nous sommes un peu plus libres et que nous avons une demi-heure de sommeil de moins. Il n'y a qu'un point sur lequel nous ayons le désavantage, c'est de n'avoir pas de feu. Au reste, ainsi que je vous l'ai dit, on nous munit de vêtements contre le froid. Mais au fond, bien que j'aie un peu embelli certaines choses, sans dire de mensonge toutefois, nous sommes bien mieux que je ne m'y attendais. Voyez-vous, c'est que, si la santé est précieuse pour quelqu'un, c'est pour les aspirants aux Missions: aussi de deux élèves qui seraient égaux en toutes autres choses, ici l'on préférerait celui qui jouerait le mieux au réfectoire.

-Papa. En vérité tu n'es pas si mal que je ne pensais, ce n'est pas encore demain que tu mangeras du chat crevé.

-Joseph. Non, papa, allez. Mais quand le temps des peines et des privations sera venu, c'est à dire, vraisemblablement, dans trois ans, je vous dirai de m'envoyer les vôtres, de chats; en attendant, Mademoiselle Bourgeois a le temps d'engraisser les siens, son petit jaune me conviendras bien; je le ferai peut-être passer pour un lièvre.

-Papa. Il n'y a qu'une chose qui me pèserait dans ta position actuelle, ce sont les 107 marches.

-Joseph. Toujours. Mais cela a bien son avantage. Je suis plus près du soleil, par conséquent moins exposé à geler, plus près du ciel, et par le fait aussi moins porté à tenir mon coeur attaché à la terre, sans compter le coup d'oeil sur Paris et les autres avantages que cela me donne.

-Papa. Si je ne t'arrache pas d'ici, nous n'en sortirons jamais.

-Joseph. Vous vous impatientez, n'est-ce pas. Eh bien! Allons, je vous ferai voir ce que nous n'aurons pas visité quand vous reviendrez me voir. Si vous voulez, nous irons de suite chez la soeur Onésime, je vois que c'est l'envie d'y aller qui vous presse. Mais j'oublie que dix heures du soir viennent de sonner (c'est réel): c'est le moment fixé pour le coucher. Bonsoir donc, papa. A demain la visite à la soeur Onésime; c'est précisément demain jour de congé (c'est encore très réel); le sergent doit venir me prendre dans l'après-dîner pour me conduire à la rue Barbette. Nous irons les trois ensemble, et demain soir j'achèverai la relation de nos courses, de façon

qu'elle ne sortira de Paris que le mardi 9 octobre. Enfin, je dis bonsoir à bon ange et je me mets au lit, en vous souhaitant bonne nuit à mon tour ...

Lundi 8 octobre.

-Joseph. Avez-vous dormi, papa?

-Papa. Très bien; mais il était à propos car tu m'avais fatigué hier. Allons nous chez la soeur Onésime?

-Joseph. Ah! Je vous ai dit que nous attendrions le fourrier qui n'est pas disponible le matin.

-Papa. N'as-tu pas dit qu'il n'était plus à Paris, mais dans un fort voisin?

-Joseph. C'est vrai, mais j'étais mal informé. J'avais demandé à un soldat du 24^e où étaient casernés les voltigeurs du 2^e bataillon, et il m'avait répondu qu'ils étaient au fort d'Ivry. Il avait raison, seulement je ne savais pas que Claude eût changé de bataillon; il est maintenant au 1^{er}, et caserné aux casernes de l'Ourcine. Le samedi 29 septembre, il est allé à la voiture me recevoir, et ne me voyant pas, il a cru que je n'avais pas trouvé de place et il n'est venu au séminaire des missions que mercredi. Je l'attendais avec impatience, et de dépit de voir qu'il ne venait pas chercher ses gaufres, j'en croquai une dans la disposition de n'en pas demeurer là, afin de ne point les laisser perdre, lorsque l'on me demanda au nom de mon frère. Je le vis peu de temps, car nous étions en retraite.

-Papa. Mais, en attendant Claude, demeurons nous ici toute la matinée?

-Joseph. Non, papa. Allons faire un tour. (En effet, j'y vais avec deux confrères Franc-comtois). Nous visitons le palais royal, maintenant palais national, l'église Notre-Dame des Victoires, l'église Sainte Magdeleine, la place et la colonne Vendôme, la place de la Concorde, le palais de l'assemblée nationale. Nous n'entrons pas, car il faut un passeport et nous n'en avons ni l'un ni l'autre. Voilà les Champs Elysées, l'arc de Triomphe, l'hôtel des Invalides, plusieurs ministères entre autres ceux de l'intérieur, des affaires étrangères, de l'instruction publique, et nous revenons à la maison, après avoir marché deux heures de temps. Nous dînons, un peu moins bien qu'hier, et Claude n'étant pas arrivé à deux heures un quart, comme je dois rentrer pour cinq heures, il faut partir; nous ne connaissons guère Paris, mais la Providence prendra soin de nous.

-Papa. Eh bien! Partons à la rue Barbette, disons au concierge du séminaire de nous envoyer Claude, s'il vient ici, et à la garde de Dieu; j'ai déjà bien couru, je ne me suis jamais perdu !

(De fait, à deux heures et quart, je pars seul et m'en vais très-directement trouver la soeur Onésime à trois quarts d'heure du séminaire; je suis tout fier de cet exploit).

-Joseph. Papa, voici le couvent. Nous entrons. C'est ma soeur du Sacré Coeur de Jésus, autrefois Mademoiselle Elisa, qui m'ouvre la porte intérieure. Je la reconnais, mais sans le faire voir. Lorsque je demande mère Onésime elle me reconnaît elle-même, me parle et nous causons, en attendant ma soeur, tant des familles de la Rochelle que de celles de Theuley et de Cintrey. Soeur Onésime était partie la veille pour les Loges faire exécuter un changement de la part de madame la supérieure. Elle y avait reçu un tel accueil qu'elle en était vraiment fatiguée, quand elle est revenue aujourd'hui, une demi-heure avant que je n'entre au couvent; et puis, à son retour, les novices lui sautaient au cou comme si elles l'avaient perdue de vue depuis un an; tout cela, en un sens au moins, ne contribuait pas à la délasser, aussi je remarquais, quand elle vint, qu'elle était un peu abattue, ce qu'elle m'expliquait comme je viens de le faire. Puis, nous nous mettons chacun d'un côté de la grille à jaser des parents, du séminaire des missions et aussi à parler du bon Dieu. Mais ce qu'il y eut de plus remarquable dans cette entrevue, c'est que la bonne mère Onésime m'a donné un joli Christ en ivoire et un petit chapelet monté en argent. Nous en étions à lire ensemble cette lettre-ci, afin qu'elle me dise ce qu'elle avait à y ajouter, lorsque le fourrier arriva tambour battant, drapeau volant. La fête devint encore plus intéressante on causa de plus belle. Claude paraît se plaisir beaucoup dans son sort actuel; il dit avoir une besogne excessive; en effet, il a un ouvrage particulier qu'il appelle l'ouvrage de la place, et qui lui prend sa matinée, de façon qu'il a encore pour l'après-dînée toutes les affaires de la compagnie. Voilà comment la

rareté de ses lettres peut être excusée. Il va parfaitement, de même que soeur Onésime. L'un et l'autre auraient voulu remplir de bonjours et de compliments toute ma lettre. Mais, or ça, que je dis; je n'ai pas rien que cela à conter, j'en donnerai un, de bonjour, pour tout le monde; tous ceux qui voudront y prendront leur part, les amis une place considérable, les autres une moindre; chacun à son appétit. Ainsi, bonjour de la part de la soeur Onésime à toutes les personnes qui s'intéressent à elle; de même pour Claude. Puis me voila quitte de la commission. Nous sommes tous gais et contents comme des rois : si vous le désirez, je dirai comme des présidents de la république. Après avoir cette fois embrassé la soeur avant de sortir, nous sommes revenus, Claude et moi, à la rue du Bac, marchant à grands pas, afin que je pusse me trouver au séminaire à 5 heures. En effet nous y étions à 5 heures moins 4 minutes. Comme l'on ne sonna pas d'exercice pour la communauté, je me promenai encore pendant trois quarts d'heure au séminaire avec Claude, puis je le congédiai, en le faisant promettre qu'il passerait ici dans la semaine, en allant faire son ouvrage de la place, ce qui ne le détourne guère. Une chose qui peut être aussi bonne à dire que bien d'autres, c'est que le sergent a trouvé mon tricorne si étrange, et en cela soeur Onésime était presque de son avis, que, avant de rentrer à la maison j'ai prévenu le chapelier qui me le mettra en bicorne, par où je deviendrai une bête ordinaire. Mon cher papa voila qu'il est encore une fois 10 heures du soir, et je ne suis guère moins fatigué que vous l'étiez hier. Je ne vous avais fait voyager qu'au séminaire et moi aujourd'hui j'ai parcouru peut-être moitié de Paris. Allons donc nous reposer encore et demain j'achèverai définitivement cette énorme lettre.

-Papa. Mais où coucherai-je?

-Joseph. Etiez-vous bien la nuit passée?

-Papa. Oui.

-Joseph. Eh bien! Papa, il faut encore y passer cette nuit-ci ... A demain.

Mardi 9 octobre

-Papa. Cette fois-ci il faut penser à s'en retourner.

-Joseph. J'aimerais bien vous retenir plus long-temps, papa; mais pourtant si vos occupations exigent que vous repartiez tout de suite, je vous laisserai aller, sous la condition toutefois que vous reviendrez, et non plus seulement en esprit, mais en corps et en âme.

-Papa. Je reviendrai, et tout de bon. J'ignore quand ce sera, l'an prochain ou dans deux ans. Mais, comme je n'ai pas vu la soeur Onésime en corps et âme depuis 12 ans, et que d'ailleurs il y a espérance que Claude sera encore à Paris, j'irai vous voir. Vous pouvez y compter.

-Joseph. C'est très-bien. Si je puis aller moi vous rendre votre visite à la Rochelle, je ne manquerai certainement pas de le faire. Seulement ceci ne dépendra pas absolument de moi. En tous cas il y a espoir d'obtenir cette permission puisque l'un de nos francs-comtois qui partira probablement en mission à la fin de l'année, doit auparavant aller chez ses parents. Mais, dans l'attente de cette visite très agréable pour moi, il faut vous charger de notre petite commission pour les gens de la Rochelle.

-Papa. Pèseront-elles beaucoup?

-Joseph. Non, papa; soyez tranquille. Ce ne seront que des mots, expressions de mes sentiments.

-Papa. En ce cas-là, donne, tant que tu voudras.

-Joseph. Eh bien! Je dirai aux gens de la Rochelle que je les aime bien, ce qui est très vrai. En effet c'est en les quittant que j'ai pensé combien je leur étais attaché. Vous le leur direz donc; puis vous les embrasserez très-cordialement pour moi, tous, tant qu'ils sont; je voudrais n'en pas nommer pour n'en pas oublier: ce seront donc tous les Champennois, les Broillard, les Mongin, les Chambrey, chez Grossetête, la femme Diodrey, ma marraine, chez Pétrignet, chez Bernard, Gromaire etc. Et en particulier chez ma tante Grujard, chez le père Simon, et chez Ravenet ... Pour les gens de Cintrey, ne nous oubliez pas, la soeur Onésime et moi, auprès de la mère Brenay, de mademoiselle Bourgeois, de madame Bourgeois, de chez le maire, de chez Gérard ... En voila peut-être assez ...

-Papa. Oh! Il y a tant que je ne me souviendrai pas de tout cela.

-Joseph. Je n'écris pas encore à mon frère de Theuley, parce que j'espère que vous aurez occasion de lui envoyer ma lettre; ne manquez pas ces occasions. Il était dans mes projets d'écrire un mot à Frédéric aujourd'hui; mais ma lettre est déjà trop chargée; j'attendrai qu'il soit à Vesoul. Vous lui remettrez en l'embrassant cet espèce de paquet de papier, qu'il le lise et se charge de donner de mes nouvelles à M. le curé, lettre en main, s'il le faut, et de lui présenter mes respects et ma reconnaissance. J'écrirai à M. le curé un peu plus tard, probablement vers Noël ... Envoyez-moi, s'il se peut, mon extrait de naissance par Zélie Besancenet. Je pourrai en avoir besoin dans cinq semaines. Si monsieur Soeur peut se charger du cadre de soeur Onésime écrivez le à celle-ci.

-Papa. Il faut que je me sauve: tu ne finiras pas.

-Joseph. Puisqu'il le faut, passons par là, dites leur donc qu'il fait bon ici, qu'on y ajoute la paix de l'âme, qu'on y possède la joie du cœur. Je pense que vous en aurez bien ici pour aller à Noël; si je vous écris avant, ce sera encore pour vous amuser, mais ce n'est pas probable. Adieu donc, parents et amis. Je vous embrasse tous comme je vous aime, c'est à dire, de toute mon âme dans les saints coeurs de Jésus et de Marie.

Tout à vous,

Joseph Theurel

Si ceci ne vous coûte que quatre sous vous aurez de la chance.

Original HEP 4 ; 49102BT

1***

J.M.J.

Paris, rue du Bac, 128, le 28 octobre 1849.

Mon cher frère,

J'ai déjà écrit deux fois à nos parents depuis mon arrivée au séminaire des missions, et j'espère qu'ils ont rempli mon intention à l'égard de ces deux lettres, qu'ils vous les ont communiqué et qu'ainsi vous n'êtes pas impatienté en attendant de mes nouvelles. J'ai compté là dessus; c'est pour cela que je ne me suis point hâté de vous écrire à la cure de Theuley. Comme dans ces lettres dont j'ai droit de supposer que vous avez connaissance j'ai donné de longs détails soit sur mon voyage, soit sur le matériel de la maison que, par la grâce de Dieu, j'habite depuis plus de trois semaines, je ne veux rien dire aujourd'hui de ce que j'ai déjà dit. Je me rappelle que j'ai promis la dernière fois de compléter mes indications sur le séminaire en parlant d'un petit oratoire si tué au fond de notre jardin et d'une salle que nous nommons salle des martyrs j'en parlerai avec plaisir. L'oratoire en question est donc une sorte de petit dôme où sur un autel repose une statue de la Sainte Vierge. L'autel est assez bien orné et surtout il est muni d'un certain nombre de candélabres qui, lorsqu'ils sont tous allumés, offrent une illumination bien gentille. Un tableau de la Cène et un lustre constituent les seuls autres meubles que l'on y voit. Le bâtiment est tout en bois; la partie qui n'est pas adossée aux deux murs à l'angle desquels il est construit, présente au coup d'oeil une espèce de grillage il n'y a pas de porte et pas de fenêtre, mais seulement deux entrées qui ne peuvent se fermer. C'est dans cet oratoire que chaque samedi après souper, nous allons chanter une antienne à Marie. Ceci n'est point de règle; mais c'est un usage que l'on conserve précieusement: et l'on se réjouit en voyant arriver le jour d'épancher aux pieds de la Vierge tout son amour et toute sa dévotion. Après que l'on a chanté l'une des antiennes, *Salve Regina* ou *Inviolata Tane* et d'autres, on chante deux ou trois versets inscrits sur le frontispice du bâtiment et au dessus de la statue. Ce sont ceux-ci:

Regina apostolorum, ora pro nobis

Reine des apôtres priez pour nous;

Regina confessorum, Regina martyrum, Causa nostra laetitia, ora pro nobis,

Regina sine labe concepta, ora pro nobis.

Et pendant que nos bouches font redire ces touchantes invocations aux échos du jardin et des environs, nos coeurs les commentent et les paraphrasent. Reine des apôtres, pardonnez si nous Osons vous invoquer spécialement sous ce titre oh! Il est vrai que nous ne sommes point des apôtres tels que ceux que vous avez vus à la suite de Jésus; mais c'est pour vous un motif de nous prêter une puissante assistance afin de nous rendre moins indignes de notre vocation. Reine des confesseurs, vous savez ce qui nous attends, des combats sans nombres: ne nous abandonnez point, s'il nous faut confesser notre foi. Reine des martyrs, peut-être nous faudra-t-il sceller de notre sang la religion sainte que nous annoncerons: oh! Dans ces terribles épreuves, soutenez nos faiblesses. Cause de notre joie, sous votre protection, couverts de votre égide, nous nous réjouissons et nous nous réjouirons toujours, même en vue des tourments. Reine conçue sans péché, en reconnaissance nous vous serons de fidèles serviteurs, nous prêcherons les prérogatives magnifiques dont le Seigneur vous a ornée et nous étendrons votre culte partout ... L'on nous entend, dit on, quelques fois depuis la place de la Concorde. Pour prendre une idée de notre position dans Paris, si vous ne la connaissez pas, figurez vous à l'opposé les Tuileries, dans la direction du pont, à dix minutes environ de la Seine, une maison un peu retirée donnant de côté sur la rue du Bac, et dont la façade, (du sud au nord) regarde les Invalides. Si Paris n'était pas une ville si turbulente, comme c'est la nuit que nous chantons ainsi et presque en plein air, on nous entendrait bien plus loin. Tous les soirs, non plus le samedi seulement, après la prière nous passons dans la salle des martyrs. Outre les ossements de Monseigneur Borie, de Monseigneur Gagelin, de Monseigneur Jaccard,

déclarés tous trois vénérables, et d'un catéchiste de ce dernier, on y voit des chaînes qui ont été portées par ces martyrs et par d'autres, des cordes qui les ont étranglés, d'autres instruments qui ont servi à leur supplice, à leur sentence de condamnation, et choses de ce genre; mais on y trouve en particulier une cangue portée par Monseigneur Borie. Vous savez que ce sont deux pièces de bois unies par les bouts et au milieu, que cela se porte sur les épaules. Etc. Celle-ci paraît assez lourde; il est vrai que celui qui l'a portée avait près de six pieds de haut, et était, dit on, bien proportionné. Ses ossements témoignent du fait. Cette cangue a donc neuf pieds ou dix pieds de long: les membres sont gros comme de petits brancards, ou plutôt comme une ligne de chariot. On dira : cela peut se porter ? oui très facilement pendant une heure, un jour; mais, pendant des mois et quelques fois pendant des années, sans que cela vous sorte du cou même pour dormir? C'est autre chose, n'est-ce pas?... Les murs de la salle sont garnis des tableaux qui représentent, soit les supplices particuliers de quelque missionnaire, soit le mode d'exécution en usage chez les chinois. Lorsque quelqu'un de vous viendra me voir, je le conduirai dans cette salle des martyrs; il ne faudra point qu'il s'effraie à la vue des instruments et tableaux car aujourd'hui il y a peu de missions où l'on puisse espérer verser son sang pour la foi, comme l'on fait un si grand nombre de nos pères dans la Société des Missions Etrangères. Je me propose d'y mener Claude la première fois qu'il viendra me voir. Il est venu jeudi dernier et m'a dit que s'il avait poursuivi ses études, il serait devenu probablement missionnaire. Il va toujours très bien; une seule chose lui manque pour n'avoir plus rien à désirer, c'est de l'argent; le gaillard en tire bien parti. Son prêt ne vaut pas ramasser mousse. Il paraît à peu près assuré de passer sergent major dans l'année. Je le presse d'écrire à la famille; il me répond de le faire pour lui, qu'il n'a pas le temps d'écrire des lettres. Je pense aller voir la soeur Onésime à la Toussaint. J'en obtiendrai, je crois, facilement la permission. Puisque je me rappelle pour le moment une commission que Pierre m'avait donnée touchant la famille Labbey, je lui réponds que ce qu'on lui a dit est faux, ou très exagéré, et qu'il en est de même pour chez M. et Mme Lamy ...

Dorénavant, moi non plus, je n'aurai guère le temps d'écrire des longues lettres. Monsieur Chammaifou, mon directeur, me fait étudier les Psaumes et lui rendre compte de mon travail; de plus, l'histoire ecclésiastique sur un auteur allemand Alzog dont l'ouvrage a trois volumes in octo. Pour cette dernière occupation, je serai obligé de reproduire ce que j'aurai appris devant deux aspirants qui étudient avec moi, pour M. Chammaifou, le traité de l'église ... Ce bon Monsieur prend grand soin de moi; il m'a prêté pour l'hiver une chancelière. Avec cela, votre douillette et un manteau, si j'ai besoin, avec les gants de Séraphine et ceux que la Mission m'a fourni, avec les caleçons que maman m'a fait, je puis braver l'hiver et dire: *benedicite, gelu et frigus Domino*, gelées et froidures, bénissez le seigneur.

Si vous aviez, vous ou nos parents, quelque commission à me faire parvenir, M. Beuret, notre troisième Saônois, passera à Cintrey dans la diligence, lundi 29 octobre. Ne m'enverriez-vous qu'une lettre, je serai content. J'ai demandé mon extrait de naissance, parce qu'il est possible que l'on m'envoie à la tonsure à Noël, auquel cas j'en aurai besoin pour faire ma feuille. Peut-être l'occasion de M. Beuret vous conviendrait elle pour cela, si toutefois d'ici lundi vous avez des relations avec la Rochelle.

Aujourd'hui, M. Content a reçu une lettre d'un jeune élève de la maîtrise qui est peut-être de votre connaissance; il est de Pontarlier, je crois, ou, tout au moins, son frère qui est membre aussi de mon année en philosophie, y avait fait ses études et il était bon sujet; il se nomme Ray, et son père est gendarme à Saint Claude, dit M. Content. Ce jeune rhétoricien a écrit pour savoir s'il pouvait venir ici dès l'an prochain, faire philosophie. Il est très sage et tout brûlant de zèle. Mais je crois qu'on ne reçoit ici personne qui ne soit en théologie. Je suis sûr que vous êtes bien gouverné maintenant et que vos deux petites vous soignent comme il convient, que vous faites les trois ensemble un petit ménage bien heureux. J'espère aussi que les soins de votre cure n'empêche pas Séraphine et Thérèse d'être sages comme par le passé: elles savent que le recueillement intérieur n'est pas compatible avec les occupations extérieures. J'ai fait une communion à leur intention le 19 octobre, jour de Sainte Thérèse: je doute fort que l'occasion se présente la même pour Sainte Séraphine, car si elle est au

ciel, je ne la crois pas dans le calendrier. Mais on prendra un autre jour. Je remercie beaucoup Séraphine de la lettre qu'elle a eu la bonne idée de m'envoyer tout après mon départ. Elle a bien deviné que cela m'irait parfaitement. Voilà ce que c'est que le tact.

L'abbé Content vous présente ses respects et aux petites ses salutations. Offrez les miens à M. le curé de Laitre, à chez M. Vitot, à chez Mme Jolivet, à M.M. les curés de votre réunion et particulièrement à M. de Saint Léger, de Vaucoucourt, de Vaennes, à chez M. Durand, à chez le père Mennetrier, etc. Quand vous irez à la Rochelle et à Cintrey, embrassez bien tout le monde, père, mère, frère, soeur, beau-frère, belle-soeur, neveu, nièce, tout le commerce, et n'oubliez pas Frédéric. Si vous avez eu mes lettres à nos parents, Charles Jollivet aura peut-être eu connaissance de ce que j'y racontais. S'il ne le savait pas, dites-le lui; il sera bien aise de l'apprendre. Je l'embrasse affectueusement, ainsi que tous les amis en général que vous aurez l'occasion de voir. Dites leur à tous que je suis très heureux. Je suis plus gras à présent que lorsque je suis entré ici ... Vive la joie et la gaieté. Il fait bon au Séminaire des Missions Etrangères. Le concile de Soissons étant terminé, j'attends mon frère de Reims. Monseigneur Gousset doit venir présenter au Nonce les travaux du concile... J'aurais quelques goguenettes à dire à nos parents pour les égayer. Mais, vu qu'il me faut préparer pour ce soir ma leçon de dogme et celle d'histoire ecclésiastique, je les conserverai pour une autre fois. Elles viendront plus à propos, quand au milieu de l'hiver, je n'aurai plus rien d'intéressant à dire. Je vous quitte donc comme cela aujourd'hui.

Mais avant de me retirer, je me recommande à vos prières, mes chers frère et soeur, et je vous embrasse dans les Saints Cœurs de Jésus et de Marie ; avec toute l'affection, toute la reconnaissance, et tout le dévouement que vous savez.

Tout à vous

Joseph Theurel

P.S.: Ne me laissez pas sans nouvelles

*Nos parents aimeront sans doute voir encore cette lettre, on est avide des premières.*¹

¹ écrit d'une autre main

Original MEP 5; 491127T
0***

Paris, rue du Bac, 128, le 27 novembre 1849

Mes chers parents,

J'avais dit que je ne vous écrirai point avant Noël, à moins que ce fût pour me divertir un peu avec vous. Mais il me faut écrire aujourd'hui et pourtant je n'ai pas le temps de m'amuser. Recueillons-nous donc et soyons sérieux comme des bonnets de nuit. Je suis appelé à la tonsure pour les quatre temps de Noël, trois mois plus tôt que si j'étais demeuré à Besançon. Je serai bien aise, dans cette cérémonie qui figure le dépouillement du vieil homme, de faire à Dieu une première consécration de moi-même. Ce me sera l'occasion d'une nouvelle retraite du 15 au 22 décembre. Je vous invite à prier pour moi. Je prie beaucoup pour vous tous et cela journallement; j'espère que vous me payez d'un juste retour. Je demande à M. le curé un extrait de baptême dont la signature soit légalisée (mais qui ne coûte rien dépendant). S'il vous le remet, vous voudrez bien me l'envoyer de suite dans une lettre. J'aimerais bien que de temps à autre quelque circonstance vous oblige à m'écrire. Si M. le curé ne vous donne pas cet extrait, c'est qu'il me l'enverra lui-même. Mais que vous m'écriviez cette fois là ou une autre, il vous faudra affranchir vos lettres et donner le même avertissement à Theuley, parce que c'est la maison qui paye les ports et il ne conviendrait pas de la surcharger. Du reste, s'il arrivait souvent des lettres non affranchies, on m'avertirait de prier mes correspondances de les affranchir. Ce matin, mon frère de Reims est reparti. Je l'ai vu cinq fois, dans les quinze jours qu'il a passé à Paris avec Monseigneur Gousset; deux fois à son hôtel, et trois fois au séminaire. Ces Messieurs sont venus dîner ici vendredi dernier. J'ai été en ville tout un mercredi. Bien entendu nous avons été voir la soeur Onésime, et nous nous sommes ainsi trouvés quatre réunis. Tout s'est très bien passé entre mon frère et moi; vous savez qu'il était un peu mécontent. Je crois qu'à présent la paix est entre nous. Lorsque j'ai quitté tous ces frères et soeur, ils se portaient parfaitement, selon leur louable habitude... J'ai reçu dernièrement une lettre de mon frère le curé. Je ne pourrai peut-être pas y répondre avant Noël. Mais, du 25 décembre au 5 janvier, j'écrirai et à mon frère et à ses petites gouvernantes et à vous. Mon frère de Reims a encore vu cette lettre de Theuley. Nous avons été bien heureux d'y voir que M. Champvaux a dit à Elisabeth, savoir qu'elle nous enterrerait tous. Mon frère paraît ignorer que Claude est sergent à la quatrième compagnie du premier bataillon, au fort d'Ivry.

Mon cher papa voulez-vous revenir me voir, ou bien si ce sera vous, maman? Je ne vous logerai plus dans ma grande chambre. Il fait un peu froid. Vous vous rappelez avoir vu, à gauche de la porte d'entrée, une garde-robe. Eh bien! C'est là que j'habite le jour maintenant. Ainsi une table d'étude et une table de nuit où je case les livres d'un usage journalier, un crucifix, et ma chaise, voilà mon mobilier. Je ne compte pas le manteau que j'ai sur le dos aussi bien que la douillette et la chancelière. Tout cela est renfermé dans un espace de quatre pieds de long, au plus, sur trois et demi de large. J'ai chaud comme une caille (la nuit je ne suis pas plus malheureux: j'ai sur moi deux couvertures et trois mantes. Si je meurs cet hiver, je serai plutôt étouffé que gelé!) Quand nous serons tous les deux dans mon petit caboulot, je crois, papa, qu'il n'y aura plus de place pour d'autres. Ne craignez pas d'y être dans l'obscurité. Il y a une porte vitrée qui prend la lumière de la chambre. J'y suis tourné de telle façon que mon coeur regarde la Rochelle. Ah c'est que j'aime bien ce petit pays là... Les abbés Ducat à Besançon me chargent de vous offrir leurs respects, en particulier à maman et à Lisbeth.

Mes chers parents, pensez au bon Dieu, offrez lui vos actions; approchez vous des sacrements. Nous parlerons de cela, quand nous nous retrouverons, dans un petit mois. Au revoir. Je vous embrasse tous, au nom de tous vos parisiens, dans les Saints Coeurs de Jésus et de Marie. Embrassez aussi les

personnes habituées, en particulier, ma tante, chez le père Simon, chez Ravenet, la mère Broillard, Champennois, etc.

Tout à vous

J. Theurel

P.S.: on vient d'annoncer un nouveau départ de missionnaires. C'est une joie pour toute la maison, et pour ceux qui s'en vont. Ce départ s'effectue dans un mois.

Original MEP 6 ; 491127TB

J.M.J.

Paris, rue du Bac, 128, 27 décembre 1849

Mon cher frère,

L'on a écrit de Besançon, je crois, que l'ange exterminateur, le choléra, décimait le graylois, et j'ai presque peur que les ravages ne soient étendus jusque sur le pasteur de Theuley et ses ouailles. Aussi je vous aurais écrit depuis dix jours si je n'eusse été en retraite. Mais pour me préparer à recevoir la Tonsure, j'ai dû passer une semaine exclusivement dans les exercices de la piété, en dehors de toute occupation étrangère; et le 22 décembre, dans la chapelle du séminaire de saint Sulpice, j'ai dépouillé, au moins extérieurement, le vieil homme qu'il me reste à remplacer par l'homme nouveau. A Paris, l'on a une plus grande idée de la tonsure qu'à Besançon; et comme on reçoit les influences du pays où l'on vit, j'ai pris cette idée; et par suite, la cérémonie sainte m'a fait une assez vive impression. Je me suis estimé heureux d'avoir le Seigneur pour partage, assuré que je trouverai en lui seul plus de bien, d'honneur et de plaisir que dans tout le monde ensemble. Pendant les jours de recueillement qui ont précédé, Monseigneur Darrau nous avait amené à soupirer après les tabernacles du Dieu des vertus, à mettre toutes nos affections et tous nos délices au pied de ses autels. Et après tout, n'est-ce pas, nous pouvons bien nous contenter de notre portion, puisque le Seigneur qui nous est échu en partage est le Seigneur universel et le Dieu de tout le monde. *Quam dilecta tabernacula mea, Domine vertutum, concupiscit et defiat anima mea in atria Domini ! Domini est terra et glacibedo ejus ...* J'ai donc maintenant la couronne cléricale, emblème de la royauté de Jésus Christ dont le clerc est participant. Le sort qui m'a été fait est bien noble et je puis dire que le cordeau a mesuré mon héritage dans des lieux charmants, *facet cecidereunt mihi in praeclari; aeternum hereditas mea proeclara est mihi...* Thérèse m'ayant demandé de mes cheveux, j'ai conservé ceux qui m'ont été coupés à la tonsure; ils auront donc une circonstance intéressante; mais je ne les veux pas livrer maintenant. Lorsque je partirai, à la bonne heure! Et si je ne pars point, je serai bien aise de n'avoir pas fait de cadeau de ce genre. Le jour même que j'ai reçu la tonsure, j'ai assisté, pour la deuxième fois, à la cérémonie du baisement des pieds, en la compagnie d'une très grande foule, et notamment de trois députés bretons. Les héros de la pièce étaient trois nouveaux missionnaires, dont deux anciens vicaires et l'autre professeur qui, après avoir passé un an au séminaire des missions, partaient pour le Thibet. Certes quand on voit de près un départ comme celui là, le coeur est bien diversement ému. Figurez vous, en effet, ces trois prêtres laissant parents et patrie pour aller seuls, - à 5000 lieues, essayer de fonder une mission dans un pays d'où les premiers explorateurs, M.M. Huc et Gabet, ont été renvoyés; n'ayant, par conséquent, devant eux que travers et contrariétés de tous genres, sans compter les fatigues et les peines corporelles. Si la pensée de la grâce de Dieu qui les accompagne vient vous rassurer de suite, n'éprouveriez-vous pas une sorte de frisson à la vue de l'entreprise gigantesque qu'ils doivent réaliser? Oh! Je crois Qu'à présent dans le séjour ici, si l'on persévère dans sa résolution, ce ne peut guère être que par une vraie vocation! Malgré ce qu'a d'écrasante l'idée d'un départ qui a de telles circonstances, nous n'en sommes pas moins jaloux du sort de nos confrères. L'homme apparaît grand, quand il fait à Dieu de tels sacrifices, quand sur Sa parole et appuyé sur Sa Providence, il se transporte aux extrémités du monde pour y semer la foi, à travers tous les périls. Ah! C'est beau!

Les trois partants étaient parfaitement montés, parce qu'ils avaient reçu beaucoup de cadeaux et qu'ils avaient pu économiser quelque chose avant leur entrée ici. J'en suis bien aise; car il est très possible que s'ils prospèrent au Thibet, j'aie les y retrouver quelque jour. Alors je profiterai de leur abondance. M. Chausaison a parlé de moi à l'un de ces messieurs, manifestant une idée vague de m'envoyer après eux quand le temps en sera venu. Il m'a parlé à moi-même d'étudier, lorsque l'on aurait reçu

des nouvelles du Thibet, la langue sanscrite qui est celle des livres sacrés de l'orient, étude qui nécessiterait celle de l'anglais parce que la grammaire sanscrite est en anglais. Je serais charmé de tout cela; j'aimerais beaucoup la mission du Thibet, tant à cause de la mission elle-même qu'à cause des confrères que j' y trouverai. Mais ceci est encore dans les secrets de la Providence. Par suite de ce nouveau départ et de la mort d'un d'entre nous, notre nombre est restreint à 15. Le jeune prêtre que nous avons perdu le 19 décembre était d'une vertu accomplie, le modèle de la communauté. Si vous en voulez une idée, je n'ai qu'à vous dire qu'il était en avance pour son bréviaire quand il est mort. Vous désirez une particularité, eh bien! L'année dernière, un aspirant prêt à partir fut rappelé par son évêque pour subvenir aux besoins de son père que la révolution avait laissé sans place. Le jeune prêtre en question alla lui offrir 500 francs pour sa famille. S'il ne les avait point eus, il ne les aurait pu donner; mais il y en a beaucoup d'autres qui les ayant, ne les auraient pas donnés! Il est mort d'une pneumonie que l'on attribue à son excessive mortification. Pensez-vous que je veuille mourir pour la même cause? Pas précisément, n'est-ce pas. Il est positif, tout de même, que je n'en prends pas le chemin jusqu'à présent. Je n'ai, pour ainsi dire, encore rien souffert de la rigueur de l'hiver; et je dois vous remercier, à ce propos, de la douillette que vous m'avez donnée. Elle m'est vraiment très utile. Grâce à elle et à un tricot qui me vient d'un confrère charitable, je ne redoute pas beaucoup les frimas.

Mais si je veux vous souhaiter la bonne année il est bientôt temps de m'y prendre. Je vous souhaite donc une bonne année, une bonne santé et le Paradis à la fin de vos jours, prions Dieu d'accomplir tous ces voeux et surtout le troisième qui est le plus important. Mon intention est que vous fassiez entrer en participation de mes souhaits Séraphine et Thérèse, vos bonnes petites gouvernantes. C'est tout naturel. Vous savez combien je les aime je ne veux donc pas qu'elles soient oubliées. J'espère qu'il vous restera encore quelque chose pour monsieur Durand et toute la famille. Il m'a remis les 47 francs adressés au libraire, et c'est Claude qui les a apportés à leur adresse. Vous vous souviendrez aussi de chez le père Mennetrier, de Léger Riondey, de vos charmants voisins et surtout de chez madame Jolivet. Charles m'a écrit au 20 novembre et je lui ai répondu vers le 10 décembre. Monsieur Chevrotton m'a aussi écrit une page. Dans la lettre d'un autre élève, cela pour un bonjour qu'il avait reçu de moi à son grand plaisir. S'il y a quelqu'un de la famille à Theuley pour le moment, comme je l'espère, à cause de votre grande réunion, et c'est cet espoir qui me fait envoyer la présente lettre avant le jour de l'an, embrassez-le aussi en attendant que je leur souhaite en particulier la bonne année dans une lettre qu'ils recevront le premier janvier. La soeur Onésime que j'irai voir le deuxième jour de l'an 1850, écrira aussi. Claude que j'ai vu la veille de Noël, et qui passe cette semaine à Paris pour y dresser un catalogue des soldats électeurs du 24^e, distribués en leurs départements respectifs, sera peut-être forcé de se contenter de vous souhaiter à tous la bonne année par mon intermédiaire. Je vais écrire ces jours ci à mon frère de Reims. M. Durand m'a dit que vous viendriez peut-être cette année, je veux dire en 1850. S'il en était ainsi, je désirerais que vous m'apportiez le vocabulaire français que je vous ai laissé et l'école des moeurs, puis le crucifix en cuivre qui est à la Rochelle sur la cheminée de ma chambre et en remplacement duquel je remettrai celui que ma soeur Onésime m'a donné, plus beau, mais trop fragile pour aller en mission. Si maman venait, elle ne trouverait plus sa girafe au jardin des plantes. Elle est morte. Au revoir mon cher frère. Je vous embrasse dans les Saints Coeurs de Jésus et de Marie. Bonne année à ces messieurs de la réunion et chez monsieur Vilal. Votre très affectionné et reconnaissant frère

J. Theurel

Affranchissez-moi vos lettres, s'il vous plaît.

Original MEP 7 ; 491230T

9***

(extraits)

Paris, rue du Bac, 128, le 30 décembre 1849

Le 30 décembre 1849, Joseph écrit à ses parents pour leur souhaiter « une bonne année, une bonne santé, et le Paradis à la fin de vos jours ». Surtout attaché au dernier de ces vœux, il les encourage à plus d'exercices de dévotion, et leur donne de multiples conseils destinés à leur valoir plus sûrement ce paradis. Extraits :

A propos de la « fréquentation des sacrements :

«... ne pourriez-vous vous approcher un peu plus souvent de ces sources de vie ? Serait-ce trop pour vous mon cher papa de le faire à Pâques, à la Fête-Dieu, à l'Assomption ou à la Nativité de septembre, et à Noël, c'est-à-dire quatre fois par an, au lieu de deux? Et pour vous, ma chère maman, ce ne serait point trop d'y aller tous les deux mois au moins: de même pour Lisbeth et Marie. Quand à Pierre et à François, ce ne serait pas être exigeant que de leur demander deux Pâques chaque année. Vous avez de plus, à la Rochelle, l'avantage de posséder le saint Sacrement...

[...]

N'omettez pas non plus de gagner les indulgences attachées aux actions que vous faites. D'abord, savez-vous bien ce que c'est qu'une indulgence ? Si vous ne le savez pas, le voici. Une indulgence est la rémission de la peine temporelle due au péché, mais non point à la rémission du péché lui même qui doit avoir été remis auparavant, soit par la confession, soit par la contrition parfaite ou d'autres moyens. Maintenant que veut dire ceci, par exemple: une indulgence de 100 jours est attachée à telle action? Cela veut dire, non pas que celui qui fera cette action restera au purgatoire 100 jours de moins, mais qu'il obtiendra la rémission d'un certain temps de purgatoire égal à celui dont on obtenait la rémission par 100 jours de pénitence publique dans les premiers siècles de l'église. Ainsi, en récitant dévotement les actes de foi, vous gagnez 7 ans d'indulgence, c'est à dire que vous expiez autant qu'on le faisait autrefois par 7 années de pénitence publique. De plus, si vous le récitez une fois tous les jours du mois, vous pourriez en vous confessant et en communiant gagner l'indulgence plénière qui est la rémission de toute la peine due à vos péchés. Mais cette dernière doit se gagner rarement dans son entier, parce qu'il demande une contrition bien parfaite. On doit quand on veut la gagner, dire 5 pater et ave à l'intention du Saint Père ... Il y a pour la récitation de l'angélus, une fois le jour, une indulgence de 100 jours et une indulgence plénière chaque mois. Pour le chemin de croix, il y a plusieurs indulgences plénières, les mêmes qui étaient attachées à la visite des lieux saints en Palestine, et ici, la confession et la communion, ne sont pas nécessaires, mais la contrition.

[...] etc.

« J'aimerais que vous ayez une grande dévotion à la Sainte Vierge, que vous recouriez souvent à elle, et puis une grande charité pour les âmes du Purgatoire, sans négliger la dévotion à l'ange gardien et à Saint-Joseph. »
Après avoir prié ses parents de transmettre ses vœux à leur entourage, puis donné de rapides nouvelles de sœur Onésime et de Claude, Joseph termine en disant « pardon si je vous ai prêché aujourd'hui. Ce ne sera pas toujours comme cela ». Puis il les embrasse et termine : « je n'ai jamais été si bien vêtu. J'ai un bon tricot, non en forme de bâton, mais en forme de gilet, qui m'a été donné par un charitable ami. »

J. Theurel.

Original MEP 8 ; 500211T

O***

Paris, le 11 février 1850

Mes chers parents,

Allons! Encore une petite causerie! Seulement je ne sais pas si, avant de commencer, je ne devrais pas me plaindre de ce que je fais toujours seul les frais de ces causeries. Pierre ne pouvait-il point de temps en temps, surtout pendant l'hiver, vous servir d'interprète et de secrétaire? Voyons ce que votre conscience répond. Toutefois regardez ma petite plainte comme peu sérieuse et comme l'expression, non d'un mécontentement, mais du désir que j'ai de recevoir quelquefois des lettres qui viennent de vous aussi directement que possible. Après? Eh bien! Papa, si vous vouliez revenir à Paris, cette fois je pourrais vous offrir une chambre qui m'appartient en entier. La cessation du froid et le désir d'être seul m'ont fait quitter M. Coutant sur la fin de janvier. Je suis donc aujourd'hui dans un logement dont les dimensions sont assez heureuses, 16 pieds de long sur 10 de large, dont l'ameublement, composé d'un secrétaire, d'une bibliothèque, d'un lit et d'une vaste table, sans compter ici et là de grands tiroirs où je case mon linge, dont l'ameublement, dis-je, est si propre qu'il est presque riche: avec cela une fenêtre, bien entendu; mais une fenêtre d'un genre recherché, d'une forme rare, un oeil de boeuf en deux mots. C'est-à-dire que ma croisée est toute ronde; c'est gentil, n'est-ce pas; car c'est précisément la forme du soleil et on dirait qu'en effet celui-ci, le matin, pénètre avec plaisir dans ma chambre par cette ouverture qu'il trouve faite pour lui.

Mais ce n'est point là tout ce que nous avons à dire: je suis conscrit, et bientôt vous aurez à tirer mon numéro. Qui veut s'en charger? Si cela faisait plaisir à papa de plonger encore une fois la main dans le sac, j'aimerais aussi. Dans le cas où personne de vous ne pourrait commodément aller à Vitrey, le maire fera bien seul. Quand même, il me tirerait le numéro 4, comme cela est arrivé pour mon frère de Reims, cela m'est parfaitement égal. J'aime tous les numéros autant les uns que les autres, même bidet. Ainsi, dites bien à mes conscrits que s'il y a un mauvais numéro sur les trois que nous devons avoir, ils aient grand soin de me le laisser, et surtout dites à Pierre Lambert de prendre le plus sûr, puisque Xavier est exempt aussi bien que moi. Vous savez qu'avant de tirer le billet, vous aurez à dire que j'ai un frère sous les drapeaux; je pense qu'il est parfaitement inutile de parler de mon autre exemption, bien qu'elle soit aussi très valable. Car, je pense que, lors même que des guerres ou des révolutions rendraient invalide ma première exemption, la France ne profiterait pas davantage de mon service: à moins qu'elle ne me fasse poursuivre jusqu'aux missions de Chine; ce qui n'est pas probable.

Ces missions, en effet, sont beaucoup plus éloignées que le Mississipi du fils Mathieu, puisqu'au lieu de n'être que 700 lieues plus loin que l'Amérique comme le disait ma pauvre tante, elles sont trois fois plus loin que cette Amérique. Celle-ci n'est qu'à 1900 ou 2000 lieues de la France, tandis que la Chine en est à 5 ou 6000 lieues. C'est par conséquent plus loin que la Martinique du fils Garnier-Gratin, puisque la Martinique est en deçà des côtes d'Amérique. Le fait est qu'assez souvent nos missionnaires dans leur voyage vont toucher en Amérique et alors ils voient les 5 parties du monde. Plus ordinairement ils n'approchent qu'à quelques centaines de lieues, afin de pouvoir doubler le cap de Bonne Espérance, au sud de l'Atlantique, malgré des vents constamment un peu contraire.

Mais qu'il y ait un peu plus ou un peu moins d'ici en Chine, la gendarmerie française ne viendra pas m'y chercher ... J'ai donc double raison pour ne pas m'inquiéter de mon numéro; et vous-même vous en êtes là, j'espère, de sorte que si vous en tirez un mauvais vous n'en perdrez pas plus la gaieté que si c'était le plus élevé du canton. Voulez-vous en faire une petite provision, de gaieté. Oui? Je vais donc vous conter quelque histoire. Il faut que je la tire de la Gascogne. Un jour un gascon qui n'avait pas dîné et se trouvait sans argent, se mit à mesurer un pont que l'on construisait. Il allait, venait, comptait ses pas, puis s'arrêtait pensif, comme un homme qui fait par devers soi des réflexions sur l'ouvrage. Il n'y connaissait

rien pourtant. L'entrepreneur qui remarquait toutes ces évolutions se dit: "Voilà un homme qui paraît expert, il doit être observateur, il me pourra me suggérer quelque bon avis. Là dessus, il l'invite à dîner, le gascon accepte en affectant toujours le même personnage. A la fin du repas, l'entrepreneur vient à la question et demande ce que faisait le gascon quand il prenait tant de mesures sur le pont. Alors le gascon qui avait dîné: "Je mesurais, dit-il, que vous avez bien fait de mettre ce pont en large de la rivière, car en long vous auriez eu de la peine de vous trouver juste." Un autre jour, un gascon encore qui se trouvait dans le même cas c'est à dire l'estomac vide, entra dans la boutique d'un orfèvre, lui demandant combien il paierait un lingot d'or pesant tant. L'orfèvre qui s'attendait à un bonne aubaine, répondit: "Mais il faut en voir la qualité; en attendant asseyez-vous, dînons ensemble et nous en parlerons. Quand on eût dîné l'orfèvre dit au gascon: "Eh bien! Montrez votre lingot." "Ah! dit le gascon, je n'en ai point; mais c'était pour le cas où j'en trouverais un." La Normandie est un pays de voleurs. Un jour donc qu'un normand et un gascon y faisaient route ensemble, ils furent accostés par deux brigands qui demandaient la bourse ou la vie. Le normand qui ne voulait donner ni l'une ni l'autre se mit en devoir de résister; mais pendant qu'il soutenait les efforts des deux individus, le gascon s'enfuit à toutes jambes. Malgré cela, son compagnon parvint à se débarrasser des deux voleurs, et reprit sa route. Il retrouva le gascon qui l'attendait loin du champ de bataille. "Comment! lui dit-il, vous m'avez laissé me battre seul! Ce n'est pas ainsi qu'on agit." "Oh! Voyez-vous, dit le gascon, c'est que tout mon courage m'est descendu dans les jambes ... " Enfin un gascon monté sur une haridelle fut un jour rencontré sur un pont par anglais qui avait, lui, entre les jambes un superbe coursier. L'anglais se rit du gascon et de sa monture. "Eh bien! dit le gascon, je parie que je fait faire à mon cheval un saut que vous ne ferez pas faire au vôtre." "Oh! Je gage le contraire, dit l'anglais." On met donc en jeu une somme considérable qui excédait la valeur du pauvre cheval gascon mais qui était bien en dessous de celle du bidet anglais. Alors le gascon descend de dessus la bête, lui met l'épaule sous le flanc et la jette à la rivière. L'anglais aima mieux perdre la gageure que de faire faire le même saut à son beau cheval.

Vous avez peut-être entendu quelque chose d'une petite collision qui a eu lieu entre la police et les ouvriers, à l'occasion d'une méprise de ceux-ci qui croyaient qu'on voulait arracher un certain arbre de ma liberté qui n'était pas dans la condition de ceux qu'on arrache, car il avait repris. Il y eut des blessés et je ne sais pas même s'il n'y eut pas des tués. Vous avez cru sans doute que tout Paris avait été en émoi. Pas le moins du monde: ce sont les journaux qui nous ont appris cet accident le lendemain. On dit maintenant que la capitale n'a plus rien à craindre de l'insurrection. Quant à nous en particulier, je doute que même en cas de révolution nous soyons inquiétés. Ainsi, en 1848, notre établissement est presque le seul qui n'ait pas congédié son monde. On nous laisse volontiers tranquilles parce que l'on nous regarde comme des hommes que rien n'effraie. En février, la communauté revenant de promenade, rencontra les ouvriers qui venaient de commencer la révolution, quelques uns de ceux-ci, à la vue des soutanes, disaient qu'il ne fallait pas laisser passer: mais un d'entre eux fit la réflexion que ces calotins étaient ceux qui allaient chez les sauvages, qu'ils ne craignaient rien et que, si on les molestait, ils se croiraient de suite martyratisés¹. C'en fut assez pour qu'on ne leur chercha point querelle. Durant le mois de juillet dernier, un beau jour que la communauté était en promenade dès le matin, un ouvrier qui était dans un groupe dit: "Ils ne choisissent pas mal leurs moments pour aller en promenade;" mais un camarade lui répondit: "Oh! Il ne faut rien dire de cela; ils vont en tous temps, il tomberait de la merde ils iraient tout de même." Ce dernier avait raison jusqu'à un certain point, car le mauvais temps ne nous empêche pas d'aller à la campagne tous les mercredis. Je vois la sœur Onésime toutes les trois ou quatre semaines, et jamais mes visites ne sont absolument sans fruit, tant matériels que spirituels. Je veux ruiner le couvent; à la vérité, ce ne sera point sans que les personnes qui l'habitent s'en aperçoivent, car la soeur Onésime ne donnerait pas une obole sans permission. Elle va toujours très bien. Il y a quelques temps que nous

¹ Tel quel dans le texte (et dans la bouche de l'ouvrier sans doute).

n'avons pas vu Claude; peut-être sont-ce les mauvais chemins qui nous ont privé de sa visite; toutefois s'il lui était arrivé quelque chose, il nous l'aurait écrit ou fait dire. Je suis beaucoup mieux portant, j'ai le visage bien plus rempli qu'au sortir de la Rochelle. Je n'ai point du tout souffert du froid. Au revoir mes chers parents je vous embrasse de tout coeur et d'âme en Notre Seigneur.

Votre tout affectionné J. Theurel

Offrez un affectueux respect a M. le curé et à tous nos proches de la Rochelle et des autres pays dans l'occasion; en particulier à ma tante Grujard et à la maîtresse de Pressigny, si vous la voyez; à chez Ravenet, Champennois, Broillard, jeunes et vieux, Longuy, Brestan, Grossetête, à la mère Diodrey. Et n'oubliez pas chez le père Simon surtout. Embrassez mes conscrits et souhaitez leur bonne chance. Je vais écrire à François en réponse à sa lettre du nouvel an. Veuillez lui remettre cette réponse que j'enfermerai ci-dedans. J'ai écrit à mon frère de Reims il y a huit jours. Je vous embrasse encore une fois, y compris Pierre et Marie, bien entendu, aussi bien que les petits neveux et nièces. Tout a vous.

J. Theurel

Le 11 février à midi

Mes chères bonnes gens,

Je décachette ma lettre pour vous dire que je viens de voir mademoiselle Riondey et son frère (peintre à Paris), que j'ai reçu toutes vos commissions. Comment vous dire tous le plaisir que m'ont apporté la lettre de Pierre d'abord et la promesse de m'en envoyer une autre (sur quoi je retire un petit reproche), puis les lettres de Theuley, puis le crucifix de maman, puis les dix francs dont j'aurais eu besoin sous peu, puisque je les ai demandé le 8 février dans une lettre à Theuley. Seulement Séraphine ne m'annonce que 5 francs de papa, ce qui me laisse ignorer d'où viennent les cinq autres. Donc pour tout cela reconnaissance et grande reconnaissance! Vous êtes tous si excellents que je ne saurais le répéter assez. Je remercie surtout Pierre de sa bonne petite lettre ... Si vous voyez nos gens de Theuley, dites-leur que je ferai tout mon possible pour voir Auguste Durand, quoique je ne sache pas parfaitement son adresse. Je me hâte pour que ma lettre puisse partir aujourd'hui. J'attendrai le fils Boudot. Encore une fois, dix fois, cent fois merci à papa, à maman, à Pierre, à tous.

Je vous aime bien

J. Theurel

p. S.: Si Frédéric est rentré à Vesoul pour le 25, qu'il veuille bien me l'écrire, afin que je lui adresse là sa lettre que je lui dois. S'il ne m'écrit pas, je la lui enverrai à la Rochelle. Embrassez le bien cordialement et dites-lui que je préfère encore le voir vivant que mort il comprendra cela. Adieu.

Original MEP 9 ; 500330T

0***

Paris le 30 mars 1850

Mes chers parents,

A la bonne heure! Vive donc Pierre, quand il tire au sort pour ses frères! N'est-ce pas très édifiant de le voir choisir pour ceux-ci les 69, et les 68, tandis qu'il se réserve 18 pour lui-même! C'est là un désintéressement que je ne puis assez admirer. Aussi, mon cher Pierre, tenez vous assuré de ma vive et sincère reconnaissance pour le numéro que vous m'avez amené. Je vous remercie également de la lettre que vous m'avez envoyée à cette occasion; si vous saviez le plaisir que procurent 2 ou 3 pages de votre main, vous prendriez la résolution d'être exact à écrire de temps en temps. Vivent aussi les conscrits qui se servent comme ceux de la Rochelle! Dites leur bonjour pour moi. Puisque tonton a mieux fait encore que tout, il mérite un bonjour en proportion. J'en suis à des remerciements et à des félicitations; il faut poursuivre jusqu'au bout. Grand merci donc et à François pour sa lettre et à Elisabeth pour la pièce de 5 francs. Tout cela touche beaucoup un coeur aimant! Le sergent major Boudot ne m'ayant pas trouvé lorsqu'il m'apporta les commissions dont il avait bien voulu se charger, me laissa son adresse; je lui rendis sa visite; mais lui aussi se trouvait dehors. A la première occasion qui ira de Paris du côté de la Rochelle, je tâcherai d'envoyer à maman le crucifix que je lui ai promis en échange de celui qu'elle m'a fait remettre par la gentille personne de Theuley. Il m'était venu déjà de la soeur Onésime; il y aura donc un double souvenir attaché à ce seul objet. Quant à celui que j'ai reçu, comme il est d'une constitution robuste, s'il plaît à Dieu, il ira loin. Peut-être figurera-t-il sur l'autel bien modeste du pauvre missionnaire. Bien qu'il soit un peu court, cela peut arriver, vu le dénuement où l'on se trouve quelquefois pour des pays très pauvres eux-mêmes. Il y a telle de nos missions où l'on peut avoir une maison ordinaire pour quelques francs. Les gens de la basse classe en ont quelquefois de cinquante sous. Celui de nos directeurs qui a été l'élève de mon frère à Montauban a vendu 4 francs le matériel de la sienne, quand il a quitté le pays où il était en mission. Il ne serait donc pas étonnant de voir là-bas sur un autel un crucifix de 10 pouces.

Je suppose en ceci que j'aïlle dans une contrée telle que celle que je viens de parler. Mais nous avons aussi des missions dans d'autres endroits moins désavantageuses sous le rapport matériel, et il peut très bien se faire que l'on me désigne à quelqu'une de celles-ci où les maisons et les églises sont à peu près ce qu'elles sont en France. Dans ce dernier cas j'aurai sur mon autel un crucifix de dimension plus grande que celle du crucifix en question; mais, dans tous les cas celui-ci sera mon compagnon inséparable, il sera peut-être bien embrassé par des infidèles que la grâce aura converti, par des mourants etc.

Je pense vous renvoyer même les deux mauvais gilets que j'ai apportés, mais qui demeurent inutiles, attendu que je suis à présent muni de tricots en laine et en coton.

Je me plais toujours ici à merveille, et j'espère que vous aimez mieux qu'il en soit ainsi qu'autrement.

Soyez persuadés que, de tous vos enfants, vos parisiens sont les plus heureux. Il ne faut pas cependant que, comptant là-dessus, vous cessiez d'adresser à Dieu des prières pour leur bonheur; vous pouvez en demander au moins la continuation, et je sais que vous le faites. Quand même les lettres du pays ne me le diraient pas, je le supposerais bien. Vous ne sauriez vous imaginer la consolation que j'éprouve à la pensée que c'est surtout devant Dieu que vous vous souvenez de moi. En retour, vous avez une grande part à toutes les bonnes oeuvres que je puis faire, sans parler des fréquentes recommandations que je fais à Dieu de vous tous, petits et grands. En particulier, je m'en suis acquitté très en long la nuit du jeudi au vendredi saint où nous avons veillé tour à tour devant le saint Sacrement exposé.

Si vous voulez un mot de ma santé, je crois qu'elle est en très bon état malgré le carême tout maigre que nous venons de passer, malgré les six mois

d'études déjà écoulés depuis que je suis à Paris. Je suis un des élèves les moins fatigués de la communauté.

Claude, que j'ai vu il y a 15 jours ne va pas moins bien. Il m'a promis sans peine qu'il ferait son Pâque. Je lui ai donné, il est vrai, préalablement un paquet de tabac dont j'avais moi-même hérité, et cela pouvait être une bonne précaution pour en obtenir ce que je lui demandais.

J'ai vu la soeur Onésime il y a aussi près de 15 jours. C'est toujours chez elle la même joie, la même sérénité. Je vais assister le deuxième mercredi après Pâques à la profession de ses novices.

Dites à Frédéric que je vais toujours comme un rasoir: puisque je viens de faire la découverte d'une deuxième paire de souliers en caoutchouc. De fait ce matin en cherchant derrière la bibliothèque, j'ai trouvé une presse à lithographier (imprimer), puis, quatre paires de souliers dont une en caoutchouc, mais qui à l'exception peut-être de celle-ci, ne valent pas quatre sous. Il est probable que cela ait été égaré depuis 15 ou 20 ans.

Embrassez donc bien Frédéric et ses parents, chez le père Simon, chez la mère Broillard, etc., et spécialement ma tante Grujard ... chez la mère Berney, chez mademoiselle et madame Bourgeois. Veuillez remettre à M. le curé la lettre ci-incluse. Adieu mes chers parents, je vous embrasse comme je vous aime, dans les saints coeurs de Jésus et de Marie.

Votre très aimant

J. Theurel

Aux environs du 10 du mois prochain trois de nos missionnaires partiront pour l'Inde où M. Garnier est mort. Embrassez bien le frère et les soeurs de Theuley, lorsque vous les verrez.

original MEP 11

0***

500526T

Paris le 26 mai 1850

Mes chers parents,

Nous avons terminé depuis une heure la retraite ordinaire de la Trinité. J'en attendais la fin pour vous expédier une lettre que sentais, comme vous, devoir être un peu en retard. Mais, parce que je me trouve dans le même cas envers plusieurs autres correspondants, je ne vous griffonnerai pas une demi-rame de papier. Je n'ai d'ailleurs pas beaucoup de choses nouvelles à vous annoncer ... Hier, j'ai reçu les ordres moindres, et avec bien du contentement. Peut-être ne savez-vous trop ce que c'est. Eh bien! C'est ce qui précède immédiatement le sous diaconat.

Vous savez que le frère de Reims est encore venu à Paris dans le mois d'avril. Pour le coup, je suis persuadé que nous sommes bons amis, et que toute la peine qui lui reste consiste à me voir disposé à quitter la France. Et d'où il suit qu'il n'y a plus entre nous d'autres débats que ceux que l'affection suscite ... Je vais lui écrire de suite, ne l'ayant pas fait-encore depuis son voyage ... Je reviens sur mes pas. Quand j'ai dit qu'il n'y avait plus entre mon frère et moi d'autres débats que ceux que l'affection suscite, j'en oubliais un que l'on ne pourrait pas précisément faire découler de cette source. Mon frère m'a cherché querelle sur le crucifix que maman m'a envoyé. Il le réclame comme le sien, et paraît y tenir assez. Bien que j'y tiens moi-même beaucoup, soit parce qu'il vient de vous, soit parce qu'il est beau et solide en lui-même, j'ai cédé. Pourtant mon frère n'a pas voulu l'emporter et a consenti à me le laisser jusqu'à mon départ, et, dans le cas où il me serait nécessaire, je pourrai l'embarquer avec moi... Ce désappointement que j'ai éprouvé fera peut-être craindre à ma chère maman d'en éprouver un qui ne serait que le contrecoup du premier. Mais qu'elle se rassure; quoiqu'il arrive pour le Christ qu'elle m'a échangé de bonne foi, elle recevra le mien par la première occasion facile.

Madame de Féletz est venue me voir hier pendant que j'étais à l'ordination, et, demain, jour de sortie pour nous, je lui rendrai sa visite. C'est elle qui connaît le mieux les dispositions de mon frère, et elle s'est interposée avec beaucoup de zèle. Je lui ai donné deux reliquaires depuis Pâques... Demain j'irai voir aussi la soeur Onésime que je n'ai pas vue depuis 5 semaines. Elle n'a pas même été avertie de prier pour moi spécialement dans cette retraite. Seulement j'ai, par l'intention, dirigé ses prières ordinaires.

J'ai vu Claude 2 ou 3 fois depuis qu'il est sergent-major. Comme de juste il est plus content que jamais. Il n'y a donc rien que vous que je ne vois pas assez souvent. J'espère cependant que cela viendra. Sans parler des raisons de santé ou des révolutions qui peuvent très bien me conduire chez vous pour quelques temps, je compte bien voir quelques uns de vous dans la dernière année que je passerai à Paris. Je dis: dans la dernière année parce qu'en effet je désire que vous attendiez jusque là, pour plusieurs raisons, entre lesquelles celle-ci: que d'ici à mon départ nous avons d'autres chances de nous revoir. A moins que vous ne veniez plusieurs fois, ce qui ne me paraît pas probable.

Quant aux vacances dont il avait été question pour moi entre Monseigneur Gousset et l'un de nos directeurs, il n'en a plus rien été dit. Au reste, s'il devait m'arriver d'en prendre de semblables pendant mon séjour ici, j'aimerais ne les avoir qu'au bout de deux ans, lorsque ma santé sera fatiguée. Pour le moment, elle est encore excellente, et je suis sans inquiétude sur ce point comme sur tout le reste, de sorte que mon bonheur va croissant. Oh! Que je suis toujours content d'être aux missions étrangères! J'aime mieux ma vocation que tout ce qui est le plus ambitionné au monde ... Une chose aussi m'a donné beaucoup de joie depuis ma sortie du diocèse. C'est la foi que vous inspire une si belle résignation! Tandis que certains confrères reçoivent de leur famille des reproches ou des menaces, moi, je

n'ai de la mienne que des témoignages d'une affection réglée par la religion! ... Oh! Je vous suis bien reconnaissant de cette manière d'agir si digne de parents chrétiens! Et puis, voyez mon cher papa, le bon Dieu n'oublie pas les sacrifices de ce genre. Il y a une autre vie, et c'est là qu'Il récompense ceux qui ont mérité.

J'aurais bien quelques contes à vous dire, mais je n'ai pas le temps aujourd'hui ... Cependant je ne dois pas finir sans faire une petite commission des messieurs Ducat qui vous offrent leurs respects et qui, de plus, se souviennent de vous dans la prière ... Moi aussi, je prie fréquemment pour vous, comme vous le pensez bien. Sur le nombre de mes communions de chaque semaine, j'en fais à peu près une à votre intention les uns ou les autres.

Je n'oublie pas non plus les parents moins rapprochés ni les amis. Veuillez leur présenter ma respectueuse affection, mettez en premier lieu chez ma tante Grujard, chez le père Simon, chez la mère Berney, chez Ravenet, Railland, Champonnois, André, Breton, Longin, Grossetête, Pétrignet, Chamibrey, chez la mère Broilland, la pauvre vieille est toute bonne, Diodrey (avec ses pommes de paradis), les dames Bourgeois, etc.

Je vous embrasse vous-même, papa, maman, Pierre, Marie, François, Elisabeth, et vous tous, chers petits neveux et nièces, par les saints coeurs de Jésus et de Marie.

Votre très affectionné et très reconnaissant

J. Theurel

P. S.: Je vous prie de ne pas manquer d'offrir mes respectueux respects à M. le curé. C'est bien la première commission dont je vous charge. Ne m'oubliez pas non plus auprès de Marie-Anne.

Remettez à mon frère, quand vous en aurez l'occasion, le billet que je vais enfermer dans cette lettre.

original MEP 12 ; 500719T

0***

J.M.J.

Paris, rue du Bac, 128, le 19 juillet 1850

Mes chers parents,

Je vous entends vous plaindre de ce que je ne vous ai pas écrit depuis 7 semaines: et je suis loin de dire que vos plaintes soient injustes. Mais outre que j'ai grand peine à trouver du temps pour les lettres que je suis obligé de faire, j'attendais cette fois que quelqu'un de vous m'écrivit ou de la Rochelle, ou de Cintrey ou de Theuley surtout. Puis je comptais un peu sur l'occasion que mon frère de Reims devait m'offrir; car il m'avait dit qu'en allant en vacances, dans le grand courant de juillet, c'est-à-dire, ces jours-ci, il passerait probablement à Paris. Toutes ces causes ont prolongé le délai de ma lettre. Comme toutefois je n'ai pas perdu l'espoir de l'occasion de mon frère, je me contente aujourd'hui de vous dire un mot qui fasse durer votre patience encore quelques jours ... Je vais bien, comme toujours. Je suis très joyeux. J'ai vu tout récemment la soeur Onésime et le sergent major en d'aussi bonnes conditions que la mienne. Soyez vous-mêmes aussi heureux que nous. Je me hâte de vous embrasser tous dans les saints coeurs de Jésus et de Marie en vous promettant une lettre aux environ de la Saint pierre. Adieu.

Votre très affectionné et votre tout aimant

J. Theurel

Je vous prie d'offrir un affectueux bonjour à chez Braillard, Grossetête, Breton, Longin, Bernard, aux Champonnois, mère et autres, à chez Pétrignet, aux différents cousins Chambrey, à la mère Diodrey, mais surtout à chez le père Simon, à ma tante Grujard, à la mère Broillard, à la mère Berney.

Adieu tout à vous.

original MEP 13 ; 500725T

0***

J.M.J.

Paris le 25 juillet 1850

Mes bien chers parents,

Puisque le frère de Reims ne se hâte pas plus que ça de venir prendre mes commissions, le bon Dieu nous trouvera d'autres occasions. La preuve c'est qu'aujourd'hui je vous écris par M. Boillot et Lamuzet, curé et vicaire de Vesoul qui, après avoir passé à Reims plusieurs jours, sont venus jusqu'à Paris pour y visiter ce que l'on nomme ses merveilles. Ce n'est pas un signe que mon frère soit encore indisposé contre moi, de manière à ne pas se détourner un peu pour nous voir, car outre que nous sommes trois frères et soeurs ici, je suis à présent bien certain de la camaraderie qui doit régner entre le parrain et le filleul. En effet, à son dernier voyage à Paris, qui était le quatrième depuis la Toussaint, mon frère m'a fait la meilleure mine du monde, absolument comme s'il n'y avait jamais rien eu entre nous. La soeur Onésime a fait la même remarque; après le départ du frère, elle m'en fit l'observation, et cela me confirma dans la confiance que j'avais d'avoir cette fois obtenu une entière réconciliation. De plus, ces messieurs de Vesoul, quoiqu'ils n'aient pas apporté de lettre de Reims, à cause du travail extraordinaire que la tenue d'un synode diocésain a apporté au pauvre secrétaire, ces messieurs, dis-je, m'ont transmis des compliments très affectueux qui ne laissent aucun doute sur la bonne paix désormais consolidée entre nous.

Cela précisé, je trouve qu'il y a longtemps que vous n'êtes venu me voir, mon cher papa. Cependant je ne suis plus logé au quatrième étage avec 107 marches d'escalier; à présent, je suis au deuxième avec 50 marches seulement, j'occupe un ancien cabinet d'évêque, et l'année prochaine j'aurai sa grande chambre. Je vous vois arriver: "Puisque tu es, direz-vous, dans un cabinet, comme je m'en souviens d'avoir déjà couché je ne sais où, au mois d'octobre, où est-ce que tu me logerais aujourd'hui?"

"Allons, ne soyez pas en peine. Dans un ancien appartement d'évêque, il y a des ressources. J'ai à ma disposition une antichambre dans laquelle se trouve un canapé qui me servira de lit pendant que vous aurez le mien. Il n'y a donc pas de difficulté en cela: puis vous savez qu'il vous reste encore plusieurs choses à voir dans Paris, sans parler de Versailles. Tenez nous irons à Versailles, et là nous aurons de quoi visiter: de plus nous y satisferons encore quelques sentiments du coeur, nous verrons le brigadier Besancenet." (Je pense aller, en effet, à Versailles, sous peu de jours, peut-être avec Claude.) Ces différentes choses méritent donc de votre part un nouveau voyage. Si vous voulez bien y ajouter le bonheur que nous aurons à nous revoir, ce sera une affaire résolue. Je pense bien que mon second étage ne vous effraie plus comme autrefois le quatrième. D'ailleurs si cela vous faisait peine de monter mes cinquante marches, nous pourrions monter en ballon et arriver par la fenêtre! C'est si commun, d'aller en ballon! Voila trois dimanches de suite qu'il en part un du champ de Mars; la dernière fois les aéronautes étaient un homme et une femme; les deux premières, c'était un homme à cheval. Si vous désirez mon cher papa, faire comme ce dernier individu, vous aurez soin de prendre votre meilleure bête, afin qu'arrivé dans les régions supérieures de l'air, elle n'y périsse pas. "Oh! Je n'ai pas besoin de conduire si loin mes cavales pour les perdre. Dernièrement j'avais deux chevaux, un bon et un mauvais; le premier est tombé raide mort, sans vouloir se relever."

"Eh bien! Papa, ils ont eu tort tous les deux: le bon de périr comme cela, sans vous avertir, et le mauvais d'oser ne pas crever à la place de l'autre."

"Il n'y avait rien à faire au premier, mais le second a payé tant soit peu l'audace qu'il avait de survivre à meilleur que lui. Cela me faisait mal: Si c'étoua au moins ce bougre là!" disais-je en le rouant de coups de fouet. Pourtant je me suis dit "Y n'in changerons pas faut le lécher tranquille..." Sur cette réflexion, j'ai supporté que mon huit écus vive

encore après la mort de mon huit louis."

"Il me semble que vous avez raisonné juste, mon cher papa; aussi, après avoir pris une juste portion de votre chagrin, je vous fais compliment de la manière dont vous l'avez chassé."

"Ah! Quel dommage! C'est celui -là qui nous aurait bien mené à Paris et partout!"

"Eh bien! Vous viendrez sans lui ! »

« Moi, à la bonne heure! Mais la maman ! Car elle doit venir aussi. »

« Vous prendrez les chevaux de poste qui valent bien sans doute celui que vous avez perdu!"

"Pas tortot! N'y en ai encô pu de dix que ne les veillant pas."

Espérons cependant que l'idée ne leur viendra pas de tomber sur la route, et que vous arriverez à bon port! Je suis à vous attendre. Pour le moment sans doute vous faites votre moisson et vous avez bien mal au dos. Quand à moi j'aurais plutôt mal par devant que par derrière; mais je ne suis guère plus faible d'un côté que de l'autre. Cependant je vois sans peine arriver les vacances au premier août. Ma chère maman, savez-vous bien que j'ai un chapelet très précieux. Les grains sont en nacre et viennent des bords de la mer Rouge. Ils ont été dans le Saint Sépulcre, sur le Calvaire; de plus ils sont indulgenciés par le souverain pontife, et ils m'ont été donnés par le patriarche de Jérusalem, évêque qui a passé quatre mois chez nous cet hiver. Un chapelet comme cela aurait bien mérité d'être monté en argent; mais, à cause de la pauvreté du possesseur, il a dû se contenter de simple fil de fer. Si vous le désirez, vous n'aurez qu'à faire un signe, et si vous souhaitez qu'on vous le monte en fil d'argent vous le direz aussi; je crois que je ferai encore cela; du moins y ferons tôt ce qui perront, car cela ne coûterait que trente ou quarante sous. Dans le cas où vous le voudriez même pour une autre personne que vous, dites-le toujours et vous l'aurez. Si vous ne le demandez pas, je le garderai pour moi avec son fil de fer. Peut-être qu'il plairait à papa, tel qu'il est, sans y dépenser d'argent. Alors je le donnerai aussi, bien certainement. Réglez cela entre vous.

Je suis expressément chargé par un intime ami jeune prêtre malade de vous offrir ses respects et sa reconnaissance pour les prières que je crois vous avoir demandé pour lui. Cet abbé est un ami jusqu'à la bourse, ce qui est rare; il m'a déjà donné de l'argent au temps de la disette. Que ceci ne vous fasse pas supposer que je sois minable, (en mauvais français). Quand je n'ai rien, je prends patience, quand il me vient quelque chose, je l'utilise, le plus souvent en achetant des livres; c'est déjà un peu la vie du missionnaire. Trois de nos confrères partent pour l'Asie dans cinq ou six jours. L'un va en Cochinchine les deux autres vont au royaume de Siam où Saint François-xavier a été le premier à porter la foi.

Je vous embrasse ainsi que toutes les personnes accoutumées, particulièrement frères, sœurs, neveux et nièces et je le fais de tout mon cœur, comme d'ordinaire.

J'écris aujourd'hui à Monsieur le curé, ces jours-ci à Theuley.

Votre tout aimant

J. Theurel.

original MEP 10 ; 500819T

0***

J.M.J.

Paris le 19 août 1850

Mon cher frère,

Eh bien! Voila Auguste qui part: et il part au moment où je commençais à le voir bien aux missions étrangères. Il est venu ce matin, (pour la troisième fois depuis 12 jours), me dire que j'aurai en lui une occasion pour Theuley dimanche prochain, 18 août; et je vais lui porter demain mes commissions. Comme il m'a dit qu'il pouvait placer quelques petits paquets dans sa malle, je vous envoie outre 2 ou 3 livres dont je n'ai pas besoin, soit qu'on m'en ait donné d'autres, soit pour d'autres motifs, je vous envoie, dis-je, *l'homo apostolicus* de Monseigneur Liguori. Je l'ai moi-même reçu de l'ami malade à Naucy, dont je vous ai parlé. Mais, comme je tiens déjà de mon frère de Reims la grande théologie du même saint, il est juste que, suivant les règles de la vraie fraternité, je vous donne l'un des deux, à vous qui n'avez ni l'un ni l'autre des deux ouvrages. Si *l'homo apostolicus* avait besoin d'être loué auprès de vous, mon frère, qui est ligurien comme Monseigneur Gousset ut *aequum et justum est*, le louera mieux que moi, sinon d'un meilleur coeur... Vous savez qu'il y a cet avantage à suivre les opinions de Monseigneur Liguori, que l'on peut toujours, en sûreté de conscience, les réduire en pratique, ce qui n'est ni pour Bailly, ni pour bien d'autres auteurs. *L'homo apostolicus* est la quintessence pratique, soigneusement prise, de la grande théologie morale. Veuillez en lire la préface ...

Lorsque Auguste est venu ce matin, il m'a trouvé au parloir avec madame de Féletz, ce qui a fait que je ne lui ai dit que quelques mots. Madame de Féletz part pour Reims avec Monseigneur lundi au soir, 19 août, et se propose d'y passer un mois. Le conseil d'instruction publique n'a duré que mardi et mercredi. L'un de ces jours, j'ai rencontré dans notre escalier Monseigneur Gousset qui m'a embrassé et parlé sans façon, comme il fait d'ordinaire, en disant qu'il viendrait dîner à la maison pendant son petit séjour. Pour le moment, il venait de voir Monseigneur Verrollet. Demain, vendredi, je pense aller prendre Claude à l'Ourcine et voir avec lui Monseigneur, Madame de Féletz, la soeur Onésime.

J'en suis convenu avec madame la Comtesse. Ce pauvre Claude!

Le 9 août, j'allai le voir à la caserne et lui vint aux missions dans le même temps, mais par un autre chemin. Puis, le 13, il revint et j'étais à la campagne. Cela vaut bien une nouvelle visite à l'Ourcine. Le 9, j'allais voir aussi soeur Euphrasine qui venait de partir pour la maison de campagne. Je crois que je n'y retournerai qu'avec l'abbé Charles. Savez-vous que cet ami ne vient pas seul de Besançon cette année? Il sera accompagné d'un abbé Roland, de Dernierfontaine, qui a fait ses études à Consolation et qui est de mon année. Mardi prochain je dois aller passer la journée à Buvet (6 lieues de Paris) chez l'abbé Marion.

Mes affectueux respects à Messieurs de la réunion, aux familles Jolivet, Durand, Mennétrier, Vitos ... Les messieurs Blanc, que j'ai été voir, m'ayant appris que mon frère de Reims était en vacances, ce que Monseigneur Gousset et madame de Féletz m'ont confirmé, je l'embrasse de tout coeur, lui d'abord, les parents de la Rochelle et de Cintrey ensuite, ceux même de Monteveuf, puis ma petite Thérèse et vous enfin sur qui s'épuisera toute l'affection de la cordialité.

Adieu. Tout à vous

Votre très aimant

J. Theurel

P.S.: Monsieur Jacquenet m'a envoyé un hommage de l'auteur de la vie de monsieur Gagelin. Quand je l'aurai lu, elle passera à la famille.

[il se passe ensuite plus de deux ans et demi sans que nous disposions (pour cette source) de lettre de Joseph. La suivante, datée 20/04/1853 est écrite à Hong-Kong]